

ANEC(DOTES)

EN TRAITS DE SCIE



Par Jean-Paul Gilbert et
François Rouleau, janvier 2020



Photo couverture : Employés de la scierie Conroy en Outaouais posant pour la postérité, vers 1890. En arrière-plan, les bâtiments industriels, en avant-plan, la main-d'œuvre enfantine d'une autre époque. [Histoire forestière de l'Outaouais](#).

CONCEPTION VISUELLE ET INFOGRAPHIE : IMAGINEMJ.COM

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE FORESTIÈRE DU QUÉBEC (SHFQ)

Université Laval, Pavillon Abitibi-Price local 2101,
2405 rue de la Terrasse, Québec (Québec), Canada, G1V 0A6

ISBN imprimé : 978-2-9811938-9-6

ISBN PDF : 978-2-9818715-0-3

ANECDOTES

EN TRAITS DE SCIE

PRÉFACE

Pour faire suite aux *Anecdotes des faiseurs de papiers*¹, Jean-Paul Gilbert, en collaboration avec François Rouleau, a décidé de poursuivre son travail en racontant des anecdotes sur les moulins à scie. Je les ai fortement encouragés à s'engager dans ce travail qui trace indirectement l'histoire des moulins à scie au Québec.

Les *Anecdotes en traits de scie* permettent aux lecteurs de survoler l'histoire des moulins à scie à travers des récits aussi divers que variés. Parmi les onze anecdotes, celle intitulée « *Les moulins à scie poussaient comme des champignons* » trace l'évolution des scieries au Québec en référence à des moments de l'histoire du Québec. J'aime aussi « *Clochets et enfers* », « *Mange tes croûtes si tu veux grandir* » ou « *Les cendres qui tuent* ». Bref, il y en a pour tous les goûts.

Des anecdotes sur les moulins à scie, il y en a sûrement d'autres. Nous vous invitons à nous en faire part pour ainsi en assurer la diffusion.

Je vous souhaite une bonne lecture à la découverte du passé dans les scieries du Québec.

Jean-Claude Mercier,
Président
SHFQ

1 Gilbert, J.-P., [Anecdotes des faiseurs de papiers](#), Société d'histoire forestière du Québec, 2018.

REMERCIEMENTS

Un amical et grand merci à Martin P. Pelletier et Clément Turcotte pour leurs conseils avisés et leurs contributions à la réalisation de ce travail. En partageant leurs souvenirs, ils ont inspiré plusieurs anecdotes.

Un salut à la Société d'histoire forestière du Québec sans laquelle cette recherche ne pourrait être partagée auprès d'un large public amoureux de l'histoire de l'industrie forestière.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	p. 3
Remerciements	p. 4
Introduction	p. 5
1. Les moulins à scie poussaient comme des champignons !	p. 6
2. Les moulins à scie au cœur d'une ruche industrielle	p. 9
3. Le bois au secours du carton	p. 11
4. Les accidents foisonnaient	p. 13
5. Clochers et enfers	p. 15
6. Mange tes croûtes si tu veux grandir	p. 17
7. Les cendres qui tuent	p. 18
8. La Guerre 1914-1918	p. 20
9. Du lard pour l'engin à vapeur	p. 20
10. Du métal dans le bois	p. 22
11. Des copeaux électroniques	p. 23
12. À propos des auteurs	p. 26

INTRODUCTION

Le dictionnaire Larousse définit une anecdote comme étant un récit succinct d'un fait piquant, curieux ou peu connu. C'est en ayant cette définition en tête que Jean-Paul Gilbert a entrepris la rédaction des *Anecdotes des faiseurs de papiers* publiées en 2018²,

C'est à la suite de cette parution que nous avons eu l'idée de reproduire cette démarche, mais cette fois pour les moulins à scie. En regroupement nos souvenirs personnels, en consultant différents documents et en partageant des expériences avec divers collaborateurs, nous espérons que les anecdotes en traits de scie rapportés ici vous plairont.

1. LES MOULINS À SCIE POUSSAIENT COMME DES CHAMPIGNONS!

Les moulins à scie, à moudre et à carder furent probablement les premiers établissements manufacturiers au Canada. Les scieries étaient plutôt rudimentaires. Les roues à godets et par la suite les turbines transmettaient l'énergie hydraulique des rivières et des ruisseaux aux scies de long, de châsses, rondes... Les chaudières et engins à vapeur, moteurs diésels, moteurs électriques prirent la relève entraînant des équipements toujours plus performants, tels que les scies à ruban, les équarrisseuses-déchiqueteuses (*chipper-canter*), etc.

Ces moulins répondaient à des besoins primaires des colons qui construisaient leurs maisons et bâtiments avec du bois alors qu'ils s'empressaient de « faire de la terre » pour nourrir la famille. Ainsi, des scieries de service, de proximité voyaient le jour au fur et à mesure de l'ouverture de rangs ou de concessions. Les routes souvent inexistantes ou impraticables, la disponibilité des équipements et l'abondance des cours d'eau favorisaient l'implantation de ces petites scieries, à la limite une par rang. Comme disait l'autre, les moulins à scie poussaient comme des champignons !

La compilation du nombre de scieries au Québec a été assez complexe, particulièrement avant le XIX^e siècle alors que les recensements étaient rares. Néanmoins, nous avons déniché quelques données avant cette période dans « *La Forêt* » d'Esdras Minville³. Le nombre de scieries était plutôt restreint à cette époque, les technologies étant encore très rudimentaires.

Nombre de scieries au Québec avant le XIX^e siècle

1719	19
1720	28
1721	36
1734	52

L'abolition du régime seigneurial aura un impact important sur le développement de cette activité. En effet, les seigneurs profitaient d'un monopole sur la force motrice de l'eau qui était utilisée notamment dans les scieries. Ils tirent ainsi parti d'un monopole sur le développement des scieries alors que l'industrie forestière prend

3 Minville, E., *La Forêt*, Édition Fidès, Montréal, 1944

son envol⁴. L'abolition de ce régime en 1854, en ouvrant la possibilité d'utiliser la force motrice des cours d'eau, permettra un essor accéléré des scieries. C'est ainsi qu'en 1871, on en compte plus de 2000. Par exemple, on en dénombre 61 dans Bellechasse en 1871, dont 15 à Saint-Raphaël, 11 à Saint-Lazare et 10 à Saint-Gervais⁵.

- Les données de 1719 à 1942 proviennent de Minville, E., *La forêt*, École des hautes études commerciales, Montréal, 1944, tableau XV, pp. 372 et 373. Ces données ont été préparées d'après un tableau dressé par l'office fédéral de la Statistique pour la Commission Sirois pour les années 1908 à 1935, l'industrie du bois, 1936-1937 et 1938-1939, Ottawa et le *Rapport préliminaire sur l'industrie du bois au Canada*, 1940, 1941, 1942. Les données des années antérieures proviennent de divers recensements et du vol. IV du recensement de 1870 pour les données antérieures à 1851.
- Les données de 1945 à 2010 proviennent du recensement des manufacturiers de Statistique Canada.
- Les données de 2011 à 2018 proviennent du registre des entreprises de Statistique Canada.

Il est hasardeux de comparer les données d'une année à l'autre, car les définitions d'un établissement ont évolué dans le temps. Par exemple, à partir de 1900, on ne considère que les établissements de cinq employés et plus.

Après des baisses significatives du nombre de scieries, on en comptait 622 en 1901, un événement provoquera une nouvelle hausse. La crise économique de 1929 força les gouvernements à encourager de nombreuses familles et des célibataires à défricher un lot de colonisation à titre d'exemple sur les hautes terres du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie ce qui donna naissance à plusieurs villages. Il en va de même pour l'Abitibi-Témiscamingue.

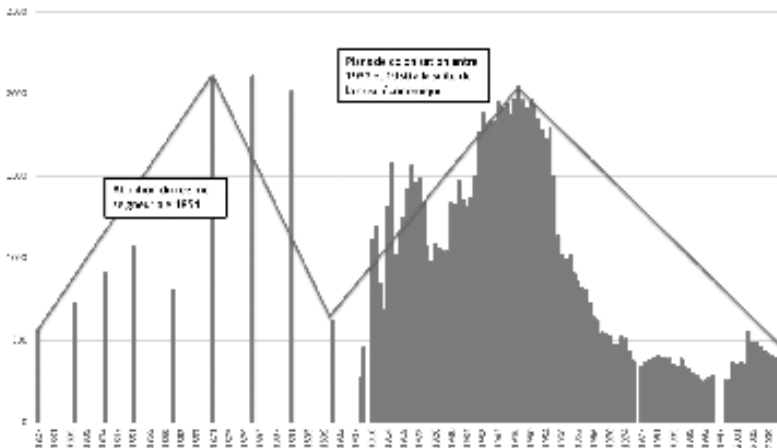
Rappelons les plans des ministres Gordon (fédéral) de 1932-1934, Vautrin (provincial) de 1934-1937, Rogers (fédéral) — Auger (provincial) 1937-1942 et Bégin (provincial) de 1946-1950⁶⁷. Le

4 Grenier, B., Brève histoire du régime seigneurial, Boréal, 2012
5 Saint-Arnaud, P. et Al., Bellechasse, Société historique de Bellechasse, 2007
6 Bernier, G., [Aide à la colonisation](#)
7 Fortin, J.-C., INRS, Encyclobec, [La colonisation dirigée des années 1930](#)

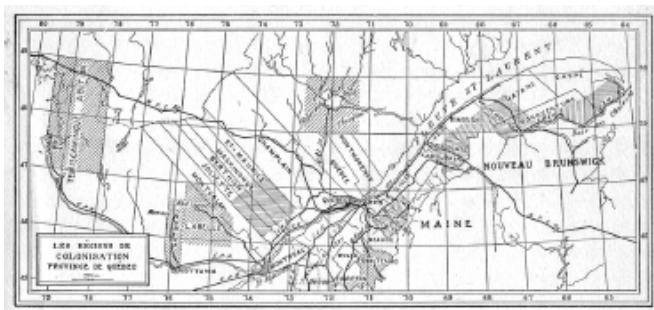
défrichage et le besoin de construire des bâtiments amenèrent une demande accrue de bois de sciage. Cela provoqua une nouvelle poussée du nombre de scieries qui atteindra à nouveau près de 2000 en 1942.

Dans la même veine, ne soyons pas étonnés qu'il y eût au Québec un ministère de la Colonisation jusqu'en 1960, suivi du ministère de l'Agriculture et de la Colonisation jusqu'en 1973.

Évolution du nombre de scieries au Québec



Carte des régions que des familles étaient invitées à coloniser vers 1930 Québec (Québec) Canada



Crédits : Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries
 Guide du Colon, Province de Québec.
 Tout droit réservé : [Musée virtuel du Canada](http://www.museevirtuel.ca)

Depuis, la tendance lourde est une baisse significative du nombre de scieries. Cependant, il s'agit maintenant d'une véritable industrie qui compte des scieries de forte taille.

2. LES MOULINS À SCIE AU CŒUR D'UNE RUCHE INDUSTRIELLE

Les moulins à scie ont joué un rôle prépondérant dans la colonisation du Québec. En effet, les colons commencent par déboiser leur terre, première étape avant la culture. Les billots coupés sont alors acheminés au moulin local pour être débités en planches. Ces planches sont ensuite utilisées pour la construction de la résidence principale et des bâtiments attenants.

Ces moulins étaient situés près d'un cours d'eau afin de profiter de sa force hydraulique pour actionner les scies. Mais, cette énergie pouvait également être utilisée pour d'autres transformations. Donc, plusieurs moulins ne se contentaient pas de scier le bois, mais aussi de fabriquer d'autres produits en bois comme les bardeaux et les boîtes en bois, en plus de moudre le grain, de carder de la laine, etc.

La force hydraulique constitue donc la principale source d'énergie pour actionner les moulins, jusque dans le milieu du XIX^e siècle avec la venue des machines à vapeur. En voici quelques exemples au Québec :

- En 1877, le moulin des Bernard, localisé à Saint-Félicien au Saguenay-Lac-Saint-Jean, était à la fois moulin à farine et moulin à scie⁸. Ce moulin n'existe plus.
- Construit en 1888, le moulin Bernier, situé à Courcelles en Estrie, était à la fois un moulin à farine et un moulin à scie. La fabrication de la farine cesse en 1957, tandis que celle du bois de sciage se poursuit jusque dans les années 1980⁹.
- La scierie Clermond Hamel Itée toujours en activité à Saint-Éphrem-de-Beauce tire son origine d'un moulin construit par Alphonse Hamel en 1890. On mentionne que dans ce moulin on travaillait les grains des cultivateurs, cardait le lin et sciait des bardeaux et des billots de bois¹⁰. Autant dire que l'on y fabriquait les biens pour répondre aux besoins essentiels des habitants.

8 La Société d'histoire de Saint-Félicien, [Archives](#)

9 Wikipedia, [Moulin Bernier](#)

10 Clermond Hamel, [Site Web](#)

- Un exemple d'un moulin à vapeur est celui de la famille Ferland, situé à Issoudun dans la région de Chaudière-Appalaches. Il a été construit en 1880 par Honoré Ferland. « Le moulin dessert la population locale en moulée ou en bois depuis plusieurs générations »¹¹. Le moulin est encore utilisé pour scier des lattes de bois.
- Un autre exemple d'un moulin à vapeur à vocation multiple est celui des Plourde à Gaspé (Rivière-au-Renard) en Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine. Construit entre 1907 et 1909, le moulin fait office de scierie, de moulin à bardeaux et de moulin à grains¹². Le moulin est devenu un économusée sur l'industrie du bois.
- Vers 1886, s'établit à Buckland en Chaudière-Appalaches le moulin de Joseph Bolduc dit Martin. Il s'agit d'un moulin à eau mû par une roue à godets suffisamment grande pour, à la fois, fabriquer la farine et scier le bois¹³. Ce moulin n'est plus en fonction.
- En 1928, il existait un moulin à farine adjacent à une scierie à Deschênes en Outaouais. (Voir l'image ci-dessous)



[Ancienne scierie et ancien moulin à farine de Deschênes en 1928.](#)
[Histoire forestière de l'Outaouais](#)

Les moulins ont donc été d'une grande importance pour plusieurs municipalités du Québec. Ils permettaient de répondre aux besoins primaires de la population, soit la nourriture, le logement et l'habillement. Ce qui est moins connu cependant, c'est que dans plusieurs cas, tout cela se déroulait dans un même bâtiment et profitait de la même énergie, soit la force hydraulique ou la vapeur.

11 Gilles Ferland, [Fonctionnement d'un moulin à vapeur](#)
 Répertoire du patrimoine culturel du Québec, [Moulin des Plourde](#)
 12 La Société historique de Bellechasse, [Au fil des ans](#)
 13

Il s'agissait alors d'une véritable ruche industrielle.

3. LE BOIS AU SECOURS DU CARTON

Dans le vaste domaine de la valeur ajoutée au bois, la production de boîte à beurre a occupé une place importante dans certaines municipalités du sud du Saint-Laurent. Cette activité était souvent connexe à une scierie.

Boîte à beurre

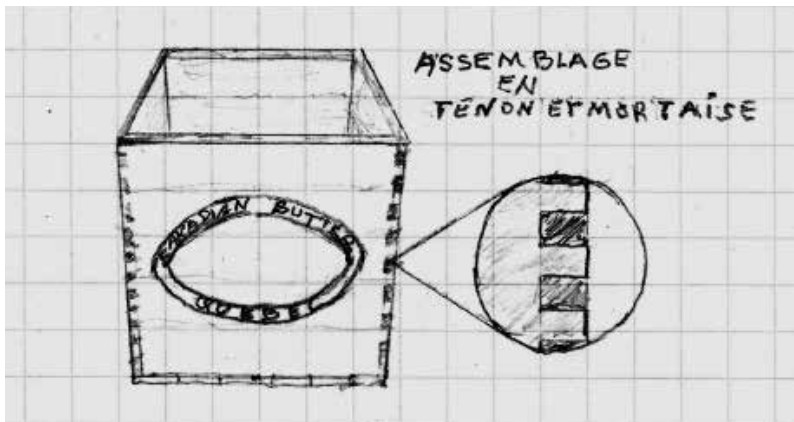


Schéma de Jean-Paul Gilbert

Par exemple, une entreprise a été implantée à Saint-Mathieu-de-Rieux par les frères Dionne au début du XX^e siècle¹⁴. On y a fabriqué jusqu'à 400 000 boîtes par année et jusqu'à 100 personnes y ont travaillé¹⁵.

La fabrication de ces boîtes était normée par le ministère de l'Agriculture du Canada. Ainsi, on exigeait que les boîtes soient fabriquées en sapin ou en épinette. Les dimensions extérieures étaient de 14 pouces sur 14 pouces sur 11 pouces de hauteur. L'épaisseur des planches variait entre 7/16 et 1/2 pouce.

La surface intérieure des boîtes était paraffinée afin d'éliminer la senteur du bois et être bien hermétiques. L'assemblage des quatre côtés en tenon et mortaise assurait la solidité de la boîte. La motte de beurre était de plus déposée dans du papier ciré, assurant ainsi la conservation du beurre.

¹⁴ Jean, C.-É., [Les Charleries](#), nos 95, 330 et 511

¹⁵ Nous.blog, [Évolution de la ruralité à Saint-Mathieu-de-Rieux](#)

Dans les années 1950, le ministère de l'Agriculture du Canada autorisera une identification en français sur la façade des boîtes à beurre¹⁶.

En 1962, ce ministère permet l'utilisation de boîte en carton pour l'entreposage du beurre. Les boîtes en carton coûtaient beaucoup moins cher et étaient plus légères que celles en bois. Dès 1964, la plupart des fabriques de boîtes en bois ont déjà fermé.

Toutefois, l'évolution des emballages au profit du papier et du carton a probablement contribué à cette époque à donner un élan à l'implantation et l'expansion de cartonneries (ex. Cabano, LaSalle, La Tuque, Matane, New Richmond). Le malheur des uns fait le bonheur des autres ! Les emballages en plastique feront à leur tour la vie dure au papier et carton au cours du dernier quart du XX^e siècle. Mais la ferveur des entreprises et des consommateurs envers les emballages verts prit de l'ampleur au cours de la deuxième décennie du XXI^e siècle et favorisa un autre retour au profit du papier et du carton.

En plus de provoquer la fermeture de plusieurs usines, cette décision a également changé les habitudes dans l'entreposage. Il faut préciser que dans les années 1950 et 1960, il existait un organisme fédéral (Office de soutien des prix agricoles) qui achetait les surplus de beurre durant l'été pour revendre les quantités entreposées durant l'hiver. Cela permettait de soutenir les prix. Pour les citoyens, rappelons que les vaches produisent plus de lait en été qu'en hiver^{17 18}.

Ces quantités de beurre en surplus étaient dirigées vers des entrepôts frigorifiques. Le beurre était déposé dans des boîtes en un seul bloc de 56 livres, sans sel.

Dans les entrepôts, le fait de passer des boîtes en bois vers des boîtes en carton a eu un effet positif. En effet, cela permettait d'accroître la quantité de beurre entreposée puisque le carton prenait moins d'espace que le bois. Par exemple, avec du bois, on pouvait empiler quatorze boîtes, alors qu'avec le carton on en empilait 15, soit 7 % de plus. Il en allait de même pour la largeur et la longueur des entrepôts, soit une capacité augmentée de plus de 20 %.

16 Rosaire Dionne, [De Polydore Desjardins à Edmond Massé](#)

17 C. Decaen, M. Journet, Y. Manis, B. Marquis, [Influence saisonnière sur la production et la composition du lait](#), *Annales de zootechnie*, INRA/EDP Sciences, 1966, 15 (3), pp.259-277.

18 Roy, R. et al., [Pas facile de déjouer la baisse de production](#)

Cependant, l'utilisation de boîtes de carton a amené un tout autre problème. En effet, elles avaient tendance à gonfler au froid, ce qui rendait l'empilage problématique, des colonnes entières de boîtes s'effondraient.

Curieusement, la solution est passée par les anciennes boîtes en bois. En effet, on a eu l'idée d'utiliser les restants de boîtes en bois, de les débiter en fines planchettes et de les insérer entre les boîtes de carton pour niveler et sécuriser les piles. Lorsque l'inventaire de vieilles boîtes à beurre en bois se termina, on utilisa des lattes de bois pour le même usage.

Voilà comment les vieilles boîtes en bois ont sauvé les boîtes de carton.

Devenues objets de décoration ou de rangement, les vieilles boîtes à beurre font aujourd'hui le plaisir des brocanteurs.

4. LES ACCIDENTS FOISONNAIENT

Gare aux doigts! Tel est le titre d'une photo publiée dans le livre « Des Forêts et des Hommes 1880-1982 » à la page 132. La machine à bardeaux augmente la productivité, mais exige beaucoup d'attention de la part de son opérateur. Il doit coordonner l'opération de deux scies : l'une coupant longitudinalement les bûches en bardeaux, l'autre *délimitant* ces derniers. Finalement, il les classe selon la qualité. « Dans les villages, on pouvait malheureusement reconnaître les employés des moulins à leurs mains mutilées » phrase qui décrit bien la dangerosité de ce travail¹⁹.

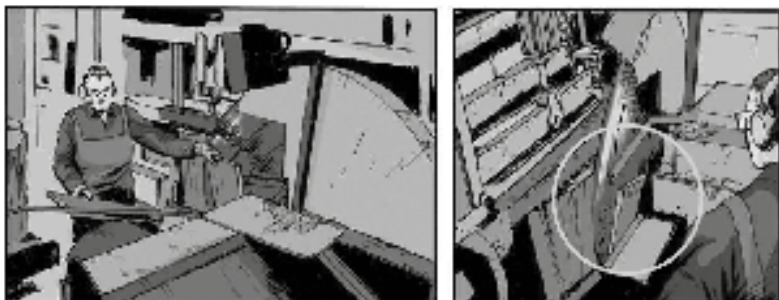
Dans les années 1980, l'industrie du bardeau faisait face à un taux annuel d'accidents de 25 %²⁰. À la suite des recherches de l'Institut en santé et sécurité au travail (IRSST), plusieurs améliorations au design des machines à bardeaux ont été apportées à partir du milieu de cette décennie. Cela a grandement amélioré la sécurité des opérations. La technologie a continué d'évoluer avec la venue de l'équarrisseuse à bardeaux en 1998 et d'autres améliorations à la machine à bardeaux en 2003²¹.

19 *Des Forêts et des Hommes 1880-1982 : photographies du Québec*, Lynda Dionne et Georges Pelletier; élaborée par le Centre d'Archives de Québec des Archives nationales du Québec. Sainte-Foy, Québec : Publications du Québec, 1997.

20 ... correspond au rapport entre les prestations versées aux salariés victimes d'accidents du travail ou de maladies professionnelles et la masse salariale de l'entreprise, ECL Direct, [Taux d'accident du travail \(AT\)](#)

21 Extrait de *Une industrie méconnue : la fabrication de bardeaux de cèdre*, de Gilbert J.P. et Rouleau F. SHFQ, 2013.

Affiche illustrant la dangerosité des scies à bardeaux



WORK SAFE BC
PROTECTING PEOPLE IN BRITAIN COLUMBIA
WorkSafeBC.com

Work Safe BC, [Shake and Single Graphic Posters](#)

Les bases de données en histoire régionale de la Mauricie présentent un résumé de graves accidents survenus au tournant du XIX^e siècle, en voici un :

« Au moulin de la Compagnie St-Maurice Lumber, un fatal accident a eu lieu samedi avant-midi. Une scie ronde en mouvement s'étant brisée tout à coup, la partie dentelée volant en éclats vint frapper à la figure un des ouvriers, M. J. Bourassa, qui eut le nez emporté pendant qu'un autre débris lui coupait la jambe à peu près complètement.²² »

Heureusement que ces accidents sont maintenant extrêmement rares.

5. CLOCHERS ET ENFERS

« Sur l'horizon de certains villages de l'arrière-pays, des dômes de fer se profilent près des clochers des églises. Ces silhouettes sinistres sont celles des incinérateurs des scieries. Même pendant la nuit, une épaisse fumée s'échappe de ces grandes tours que les habitants ont baptisées *enfes*, à cause du rouge des brasiers. » Cette description dont le titre est « L'enfer sur terre » accompagne une photo tirée du livre « *Des Forêts et des Hommes* », 1880-1982 de Lynda Dionne et Georges Pelletier²³.

Ces enfes ou incinérateurs coniques (teepee or wigwam burners) d'une hauteur de 30 à 60 pieds et recouverts d'un grillage métallique pour retenir les étincelles brûlaient jour et nuit les écorces, les bouts, les rognures, les sciures et autres débris produits par les moulins à scie.

22 [Accident fatal](#), Le nouveau Trois-Rivières (27 octobre 1911) : 1, col. 5. 16559 No d'identification : 20261. Fonds : Exploitation forestière

23 *Ibidem*, note 19, p. 123.

Enfer ou incinérateur conique



[ID 67658171](#) © Kathy (null) | Dreamstime.com

Par temps humide, ils pouvaient provoquer du smog et par grands vents, il arrivait que des étincelles ou des brandons s'échappent et mettent le feu aux maisons et quartiers environnants, comme ce fut le cas à Cabano en 1950.

Toutefois, c'était la façon la plus économique, mais pas nécessairement la plus environnementale et la plus sécuritaire de disposer de ces sous-produits. L'autre façon consistait à les enfouir ou les déverser du haut d'une falaise dans un cours d'eau, ce qui n'était guère mieux.

Qui aurait dit qu'enfers et clochers faisaient bons voisinages? Ces enfers étaient une illustration, bien pâle pourraient dire certains, de l'enfer et de ses flammes éternelles décrits par monsieur le curé lors du sermon du dimanche et illustrés à en faire dresser les cheveux sur la tête dans le *Catéchisme en Images*²⁴. Mais, juste assez pour faire craindre aux paroissiens les supplices, les tourments de la Géhenne.

Cette synergie implicite, selon d'aucuns, prendra fin graduellement à partir des années 1970 lorsque les moulins à papier et les usines de panneaux offriront des débouchés commerciaux à ces sous-produits. Les moulins à scie firent alors « d'une pierre trois coups » : finis les

24 *Catéchisme en images*, 68 gravures sur bois avec l'explication de chaque tableau en regard : ces tableaux monochromes sont la reproduction des Chromolithographies du *Catéchisme en Images*, (pages 59 à 61), mesurant chacune 48 cm X 66 cm. Maison de la Bonne Presse, Paris, Imprimé au Canada, 1932, L'enfer : pages 42 et 43, tableau 17.

émissions de boucane polluante, réduction des risques d'incendie et bienvenue à une nouvelle source de revenus. Mais cette transition fut très progressive puisque selon une enquête du ministère de l'Industrie, du Commerce et du Tourisme (MICT) effectuée en 1980, 24 % des moulins incinéraient encore leurs sous-produits et une proportion semblable d'entre eux s'en servaient comme combustible pour chauffer des chaudières. Donc l'enfouissement continuait d'être en vogue²⁵.

Les enfers se sont éteints et au même moment la dévotion des paroissiens y compris celle des punaises de sacristie et des grenouilles de bénitier commença à tiédir.

Était-ce prévisible ou bien une simple coïncidence ?

6. MANGE TES CROÛTES SI TU VEUX GRANDIR

Eh ben oui ! Des scieurs ont fait mentir ce vieux dicton.

Anciennement, maintes petites scieries de sapin et d'épinette n'écorçaient pas les billes avant de les scier. Le scieur procédait à un débitage périphérique d'une bille montée sur un chariot en enlevant des dosses arrondies et défilées afin de dégager le bois d'œuvre au centre de la bille. Ces dosses étaient ensuite tronçonnées en bois de chauffage que l'on appelait croûtes par analogie à la croûte autour du pain. Les croûtes de résineux n'étaient pas vendues à la corde comme le bois de chauffage, mais au voyage de camion surtout pour chauffer le poêle en été.

Pourquoi les croûtes servaient-elles au chauffage qu'en belle saison ? L'écorce de résineux contient beaucoup de résine, ce qui facilitait un allumage (fréquent en été) et les croûtes dégageaient une chaleur suffisante pour cuisiner sans surchauffer inutilement la maison. Les feuillus durs n'étaient pas les bienvenus en été parce qu'ils brûlent trop fort et trop longtemps ce qui aurait eu pour effet de chasser la tablée hors de la cuisine d'été et même faire tort à la réputation d'une cuisinière si cordon bleu soit elle²⁶.

Plusieurs de ces scieries ont grandi rapidement à partir des années 1970, sans manger ni vendre de croûte lorsqu'elles se sont équipées d'un bassin de trempage, pour nettoyer les billes et ramollir

25 *L'industrie du bois de sciage au Québec, Analyse et perspectives.* MICT, Québec, octobre 1981, page 109. 178 pages.
26 À titre d'exemple, le pouvoir calorifique de l'érable à sucre est deux fois plus élevé que celui du sapin baumier.

l'écorce. Elles se sont aussi dotées d'écorceurs et des déchiqueteuses communément appelées cochons²⁷ pour déchiqueter les dosses. D'autres ont même adopté de nouvelles technologies, notamment les équarrisseuses-déchiqueteuses (*chipper-canter*) pour débiter et produire des copeaux simultanément. Ces équipements étaient productifs et adaptés au sciage de billes de petits diamètres vulgairement appelées pissettes de commis²⁸.

Dorénavant, les scieries produiront des *chips* plutôt que des croûtes. Après avoir goûté à des *chips* qui veut encore manger des croûtes? Personne que je connais!

Du coup, ces scieries devinrent fort désirables, convoitées par les moulins à pâtes et papiers las de trimer avec la drave et les *pitounes* de quatre pieds et recherchant une diminution des coûts d'approvisionnements. Acquisitions, fusions, partenariats firent les manchettes dans toutes les régions du Québec. Cet intérêt envers les *chips* ne s'est pas démenti à part quelques incartades des moulins de papier journal avec les fibres désencrées.

7. LES CENDRES QUI TUENT

Le diable était ratoureux et se manifestait même avec les cendres de l'enfer.

L'incinération des écorces, des bouts, des rognures, des sciures et les autres débris des moulins à scie dans les enfers produisaient des cendres qui étaient offertes aux cultivateurs des environs ou enfouies.

Les cultivateurs allaient chercher à l'automne des voyages de cendre avec leurs tombereaux et les dispersaient sur les champs et pacages. Ces cendres riches en chaux, en potassium et en sus gratuites constituaient un engrais fort apprécié. Elles se mélangeaient au sol lors des labours.

27 Surnom donné à la déchiqueteuse (*chipper*) en raison du grognement qu'elle émet semblable à celui des porcs, lorsqu'elle hache du bois en copeaux.

28 Sobriquet péjoratif mettant en opposition la robustesse des bûcherons et des draveurs par rapport aux commis de bureau des chantiers forestiers.

Enfer ou incinérateur conique



[ID 84764682](#) © Swissmargrit | Dreamstime.com

L'été suivant, quelques cultivateurs ayant répandu cet engrais voyaient tout à coup dans leur champ ou dans l'étable une vache malade et qui finissait par mourir. Les investigations révélèrent que ces ruminants, même dotés de quatre estomacs n'arrivaient pas à digérer le foin trop riche en fer... Oui, mais quel fer ?

Des vaches avaient ingéré des clous, des broches, autres objets pointus mêlés aux cendres provenant de l'incinération de débris de bois; des indésirables qui étaient passés inaperçus lors de la manutention et de l'épandage des cendres.

« Que ces cendres aillent au diable ! » s'exclamaient avec colère les cultivateurs... mais pas pour l'éternité comme on aurait pu s'y attendre. La pierre à chaux agricole remplaça les cendres de bois à partir des années 1930. Une nouvelle réglementation portant sur l'enfouissement des cendres amena les moulins de pâtes et papiers et les centrales de cogénération d'énergie à la biomasse à opter pour la valorisation agricole des cendres au cours des années 1980-1990. L'épandage est maintenant encadré par le gouvernement afin d'en assurer la sécurité : certificat d'autorisation du MDEEP et une norme du BNQ²⁹³⁰.

29

Hébert, M. et Al., [Recyclage agricole des cendres de bois au Québec](#), Agro Solutions

30

Hannam, K.D. et Al., [Réglementation et directives sur l'utilisation de la cendre de bois comme](#)

[amendement de sol dans les forêts canadiennes](#), Ressources naturelles Canada

8. LA GUERRE 1914-1918

La guerre de 1914-1918 a occasionné de vifs débats au Canada en ce qui concerne la conscription.

Puisque le recrutement volontaire ne réussissait pas à maintenir le nombre de soldats que le Canada devait fournir, le premier ministre, sir Robert Borden, fait adopter la Loi du service militaire le 27 août 1918³¹.

« Lors du débat sur la conscription en 1917, les agriculteurs poussèrent le gouvernement Borden à reconnaître l'importance de leur effort de guerre en exemptant leurs fils de la conscription. Le gouvernement de coalition de Borden, qui avait désespérément besoin du vote des agriculteurs, accepta dans un premier temps, mais il mit fin à cette exemption en avril 1918 à cause des pertes continues outre-mer et du faible recrutement au pays³². »

Cette loi prévoyait que tous les hommes de 20 à 45 ans seraient tenus de faire leur service militaire, s'ils étaient appelés. Un métier relié aux scieries aurait profité d'une exemption comme nous le raconte Martin P. Pelletier :

« Bien oui ! Mon père, qui est né en 1897 a habité Saint-Louis du Ha ! Ha ! avant que son père vienne s'installer à Cabano quand Fraser a construit son usine de sciage ! Pendant la Première Guerre, à 17 ans, mon père a été "scieur de long" pour Fraser et a évité la guerre à cause de cela ! C'était une activité liée à l'effort de guerre. »

9. DU LARD POUR L'ENGIN À VAPEUR

La vapeur a succédé à l'énergie hydraulique pour faire fonctionner les scieries. Elle était la bienvenue, les scieries ne seront plus obligées de s'établir sur les rives d'un cours d'eau pour capter l'énergie hydraulique.

Une chaudière chauffée au bois ou à l'huile lourde (Bunker C) transformait l'eau en vapeur. La pression de cette vapeur était convertie en énergie mécanique par une machine ou un engin à vapeur muni d'un piston entraînant une lourde roue appelée roue d'air ou volant d'inertie (*fly wheel*). Cet engin fonctionnait comme les locomotives à vapeur à la différence qu'il était stationnaire.

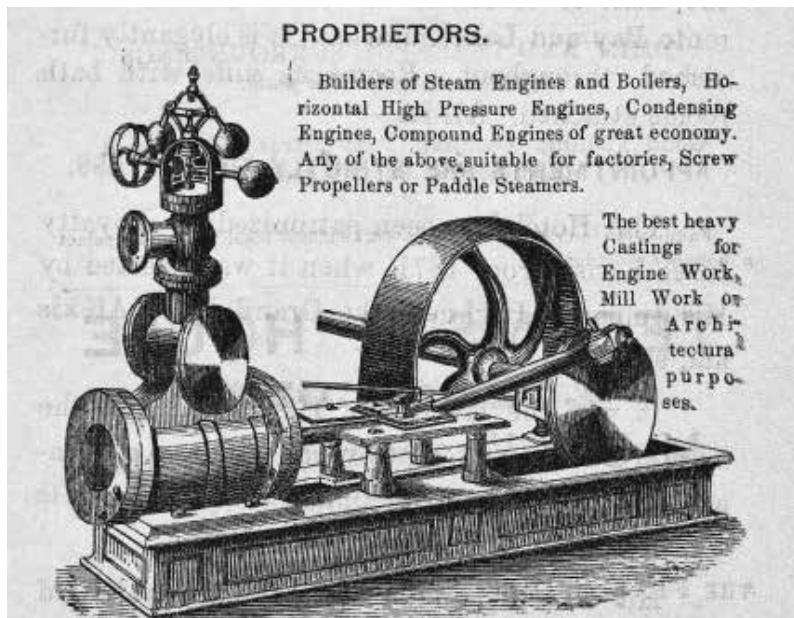
31
32

Musée canadien de la guerre, Le Canada et la Première Guerre mondiale, [Conscription, 1917](#)
Idem, [Agriculture et produits alimentaires](#)

L'énergie était transmise aux équipements de la scierie par le biais d'un arbre principal, de courroies et de poulies.

La friction est l'une des pires ennemies des machines parce qu'elle en réduit l'efficacité et qu'elle produit de la chaleur qui endommage les coussinets. L'essieu de la roue d'air reposait sur des coussinets en alliage de cuivre (bronze) communément appelés *babbitt-bearings*³³ beaucoup moins performant que les roulements modernes.

Machine à vapeur



[BAnQ. moulin à vapeur](#)

Les coussinets exigeaient une vérification et une lubrification fréquentes. Des scieurs que l'on pourrait qualifier de *scieurs-environnementalistes* parce qu'ils étaient bien avant leur temps (l'écologie n'était pas au menu à cette époque) utilisaient du lard au lieu de graisse issue du pétrole. La chaleur dégagée par l'engin faisait fondre doucement la couenne et l'huile enduisait les coussinets... et la roue tournait *full spin*. En sus, cette *biograisse* était plus économique que les graisses industrielles.

Lors des boucheries avant la période des Fêtes, ces scieurs faisaient provision de lard et le conservaient au frais. Malheureusement, l'histoire ne nous dit pas si ça humait le bon bacon près de l'engin à vapeur.

10. DU MÉTAL DANS LE BOIS

Certains propriétaires de scieries racontent que du métal provenant de munitions se retrouve dans des billots³⁴. Le métal n'y est pas le bienvenu, car, les scies étant elles-mêmes en métal, le contact avec ce matériau a des conséquences désastreuses sur les scies. Le métal émousse les dents et peut même faire éclater une scie mettant en danger la vie des opérateurs. Anciennement, les propriétaires de scieries s'en remettaient à la vigilance des opérateurs d'écorceurs et aux scieurs, mais ce n'était pas toujours suffisant. L'arrivée des détecteurs de métal a grandement accru la sécurité des opérations de sciage.

Étonnamment, des scieurs de feuillus du sud de la province prétendaient dans les années 1980 faire face occasionnellement à ce danger lorsqu'ils débitaient des billes de feuillus nobles (ex. chêne, frêne, noyer) en provenance des États-Unis. Selon leur dire, le métal en présence dans les billes n'était nul autre que des balles de carabines tirées lors de la Guerre de Sécession (1861-1865). Une explication vraisemblable ou fantaisiste ?

La bataille la plus au nord qui s'est déroulée au cours de la Guerre de Sécession fut celle de Gettysburg en Pennsylvanie en 1863^{35,36}. Tenant compte de la très haute valeur de ces essences, il est possible que des chargements de billes alors âgées de quelque 120 ans aient pu provenir de cet État.

Une autre hypothèse serait que ces billes proviendraient d'arbres récoltés dans la région de Châteauguay, lieu de la bataille de Châteauguay en 1813, où s'affrontèrent les forces des États-Unis et celles de la colonie britannique (le futur Canada) au cours de la Guerre de 1812-1814³⁷. Mais, cela remontait à plus de 170 ans, ce qui rend cette hypothèse guère plausible.

34 On retrouve également dans les bois en provenance des forêts privées des morceaux de clôture, des clous et des crampes en acier

35 Wikipedia, Guerre de sécession, [Principales batailles](#)

36 Wikipedia, [Gettysberg](#)

37 Wikipedia, [Bataille de la Châteauguay](#)

Il y a aussi la bataille d'Eccles Hill près de Frelighsburg et de Saint-Armand, près de la frontière américaine. Elle s'est déroulée en 1866. Il s'agit de raids menés par un groupe de patriotes irlandais exilés (la confrérie des Féniens) aux États-Unis contre des établissements britanniques au Canada. Les Féniens désiraient lancer un mouvement révolutionnaire pour l'indépendance de l'Irlande et leur but était d'affaiblir l'Angleterre en attaquant le Canada³⁸. Cette bataille d'il y a alors 120 ans fait que cette hypothèse est très plausible.

Des billes de sciage truffées de balles de carabine se sont certainement retrouvées dans les approvisionnements des scieries au Québec, mais certainement moins qu'en Europe après les deux guerres mondiales. Ainsi, la forêt des Vosges a été touchée à la fois par les guerres de 1914-1918 et de 1939-1945. Pour éviter à ce problème, il existe un centre de traitement de ces bois qui est équipé pour détecter et extraire le métal des billots avant de les scier³⁹.

En Allemagne, les détecteurs de mines utilisés lors de la Seconde Guerre mondiale ont trouvé une nouvelle vocation peu après la fin de la guerre. Les détecteurs permettent de déceler les éclats de bombes présents dans les arbres de la forêt de *Grunewald* près de Berlin. Ces éclats d'obus pouvaient mutiler les scies circulaires qui étaient d'une grande rareté à cette époque⁴⁰.

Chose certaine, maintes scieries du sud de la province se sont cassé les dents sur des chalumeaux en métal oubliés par des producteurs de sirop d'érable, l'écorce recouvrant les chalumeaux avec le temps.

Étonnamment, le sciage du « bois de fer » ne présente aucun problème puisqu'il n'a de fer que le nom. Plusieurs le surnomment ainsi parce qu'il est très dense et très dur, idéal pour fabriquer des manches d'outils et des essieux. Au fait, il s'agit de l'Ostryer de Virginie qui pousse au sud-est du Canada.

11. DES COPEAUX ÉLECTRONIQUES

L'idée aurait germé lors d'une rencontre fortuite entre un représentant de l'industrie des pâtes et papiers et un expert en informatique dans les années 1990.

38 Wikipedia, [Bataille d'Eccles Hill](#)

39 AHWK, [Les arbres blessés](#)

40 Pulp and Paper Magazine of Canada, January, 1946, page 63.

Il faut savoir que le marché des copeaux a suscité beaucoup de débats entre les vendeurs, soit les scieries, et les acheteurs, soit les moulins de pâtes et papiers. En effet, la structure même du marché des copeaux fait en sorte que des déséquilibres entre l'offre et la demande se produisent régulièrement, ce qui a un impact sur les prix.

Cette problématique a même fait l'objet d'une étude fouillée en 1986⁴¹. D'abord, on y découvre que le marché des copeaux est caractérisé par un grand nombre de vendeurs et un petit nombre d'acheteurs, ce qui en terme économique est défini comme un oligopsonne. De plus, le fait que certains acheteurs détenaient également leurs propres scieries (intégration verticale) qui produisent des copeaux accentuait davantage le déséquilibre du marché. Enfin, les cycles économiques des deux secteurs ne sont pas nécessairement synchronisés, ce qui exacerbe ce déséquilibre.

Copeaux de bois



[ID 21839529](#) © Swissmargrit | Dreamstime.com

La problématique a été telle que le ministère de l'Énergie et des Ressources a mis sur pied au début des années 1990 la « Table de concertation sur le marché de la matière ligneuse » qui s'intéresse notamment au marché des copeaux de résineux.

41 Rouleau, François, ministère de l'Énergie et des Ressources, *Organisation de marché et coûts de production des copeaux de bois au Québec*, Québec, avril 1986, 44 p.

Revenons donc à cette rencontre fortuite au cours de laquelle le représentant de l'industrie expliqua à l'expert la problématique du marché des copeaux. Précisons que les copeaux deviennent dans ces années la principale source d'approvisionnement de moulins de pâtes et papiers détrônant ainsi la bonne vieille *pitoune*.

À cette époque, on commençait à parler beaucoup de marchés électroniques. Par exemple, le porc produit au Québec était vendu aux abattoirs par l'intermédiaire d'un encan électronique. Il en était de même pour le gaz naturel.

Notre expert qui s'intéressait vivement à cette approche proposa alors de développer une application pour le marché des copeaux. L'idée a fait son chemin parmi les acheteurs au début, puis au sein des vendeurs. Le ministère de l'Énergie et des Ressources s'y intéressa également et appuya cette initiative par le financement du développement d'une application. On cherchait un modèle qui assurerait un marché plus équitable et minimiserait les distances de transport, tout en considérant les caractéristiques différentes des copeaux demandées par les moulins de pâtes et papiers.

Celle-ci a été développée et mise à l'essai avec un échantillon représentatif de vendeurs et d'acheteurs. Catastrophe, un acheteur à la fin de l'exercice se retrouva le bec à l'eau puisqu'il ne put acheter les copeaux dont il avait besoin. Même s'il ne s'agissait que d'une simulation, les acheteurs de copeaux firent front commun contre cette initiative.

Aujourd'hui, il existe plusieurs applications concernant des marchés électroniques. Par exemple, dans le domaine forestier, le Bureau de mise en marché des bois⁴² utilise des outils électroniques pour notamment assurer un marché libre des bois de forêt publique, ce qui encourage la compétitivité des entreprises et garantit la juste valeur marchande des bois ronds.

En ce qui concerne les copeaux, on continue avec la vieille méthode des contacts directs entre les vendeurs et les acheteurs et nul ne sait si une telle initiative sera reprise un jour !

À PROPOS DES AUTEURS

François Rouleau détient un baccalauréat ès sciences sociales (économie) de l'Université Laval. Au cours des trois premières années de sa carrière, il a occupé des postes d'économiste régional, notamment à Rimouski, au sein du ministère de la Main-d'Oeuvre et de l'Immigration du Canada.



Collection de François Rouleau

Il a ensuite agi comme économiste au ministère de l'Industrie et du Commerce du Québec durant cinq ans, où il a réalisé plusieurs études d'analyse économique, notamment sur l'industrie du ciment, l'industrie des produits chimiques inorganiques et l'industrie du bois de sciage.

En 1983, il joint les rangs du ministère de l'Énergie et des Ressources comme économiste à la direction de l'industrie du bois pour laquelle il réalise plusieurs études économiques, dont deux sur les copeaux de bois.

À la fin des années 1980, il a agi comme économiste du Groupe d'implantation du régime forestier (GIRF) qui avait comme mandat de négocier les contrats d'approvisionnement et d'aménagement forestier avec les industriels, en remplacement des concessions forestières.

De 1990 à 2000, il agit comme responsable de l'évaluation de la demande en bois des usines de transformation et est secrétaire de la table de concertation sur le marché de la matière ligneuse. M. Rouleau a géré différentes analyses portant notamment sur les marchés des copeaux, la réglementation des permis d'usine et les programmes de développement industriel.

En 2000, il est nommé chef du service du développement technologique et industriel où il a comme mandat avec son équipe d'assurer le développement de l'industrie des produits forestiers. En 2005, il se joint au bureau de la sous-ministre associée aux forêts comme directeur des affaires législatives, stratégiques et internationales. Au cours des deux dernières années de sa carrière, il a occupé le poste de directeur du développement de l'industrie des produits forestiers.

De 2013 à 2017, il agit comme directeur général de la Société d'histoire forestière du Québec. En 2014, il participe au chantier de production de bois, mené par Robert Beauregard, alors doyen de la faculté de Foresterie, de Géographie et de Géomatique de l'Université Laval.

Depuis 2018, il est membre du conseil d'administration de la Société d'histoire forestière du Québec en tant que secrétaire-trésorier.

Jean-Paul Gilbert détient un Baccalauréat ès sciences en chimie de l'Université de Montréal et un Diplôme de deuxième cycle en administration de l'Université Laval. Au début de sa carrière, son intérêt envers les pâtes et papiers l'a amené à prendre des formations universitaires en sciences et technologie des pâtes et papiers. Il a occupé des postes techniques et administratifs au sein de l'industrie des pâtes et papiers durant une dizaine d'années.

La modernisation de l'industrie papetière étant dans les préoccupations du gouvernement, il entre en 1977 au ministère de l'Industrie et du Commerce et cinq ans plus tard, lorsque le gouvernement confie au ministère de l'Énergie et des Ressources le mandat du développement de l'industrie des produits forestiers, il transfère avec son équipe à ce ministère. Ses trente années consacrées au développement industriel dont les vingt dernières à titre de directeur du développement de l'industrie des produits forestiers l'ont placé au cœur de l'évolution de ce grand secteur économique.

Monsieur Gilbert a dirigé l'analyse des problématiques industrielles et commerciales et participé à l'élaboration de politiques, de stratégies portant sur les approvisionnements, la recherche et le développement, la compétitivité, l'expansion, la consolidation. Il a administré de nombreux programmes d'appui financier aux projets des usines de pâtes et papiers, des produits du bois et au développement technologique et il a aussi collaboré à la prospection d'investissements étrangers.



Le coauteur Jean-Paul Gilbert recevant le certificat de reconnaissance « Bénévole 2016 » de la SHFQ.

[Collection de la SHFQ](#)

Le Centre de recherche industrielle du Québec (CRIQ) lui décerne la médaille « Mérite et Excellence » en 1988 pour souligner sa participation au développement de l'ingénierie des bois au Québec. Au début de sa préretraite en 2007, le premier ministre du Québec lui rend hommage en saluant son savoir-faire et ses qualités humaines et le félicite pour sa participation à la qualité et à l'excellence de la fonction publique. Le Centre de recherche sur le bois (CRB) de l'Université Laval le nomme membre honoraire en 2012 pour sa contribution exceptionnelle à la formation et à la recherche dans le domaine des sciences et du génie du bois et la Société d'histoire forestière du Québec (SHFQ) lui décerne le certificat de reconnaissance « Bénévole 2016 » pour souligner son engagement, sa précieuse contribution et sa participation exceptionnelle. Il a publié plusieurs rapports et articles qui sont disponibles sur le site de la SHFQ : www.shfq.ca.



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE FORESTIÈRE DU QUÉBEC

La SHFQ est une société sans but lucratif dont la mission consiste à produire et diffuser du contenu culturel destiné au grand public et du contenu scientifique destiné aux spécialistes mettant en valeur l'histoire forestière du Québec. Par ses activités, elle vise à stimuler le transfert de connaissances et le dialogue entre les différents intervenants du milieu forestier dans un esprit de concertation et d'appréciation de la richesse des expériences historiques liées aux espaces forestiers québécois.

Pour devenir membre : <https://shfq.ca/devenir-membre>

